
M A N U S C R I T

N'ÊTRE
(que de la tendresse faite verbe)

de Zoukhra Yanikova

traduit du russe par Elena Gordienko et Alexis Vadrot

cote : RUS25D1377

année d'écriture de la pièce : 2023
année de traduction de la pièce : 2024



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,
Centre international de la traduction théâtrale ».

Nous n'avions rien ni personne d'autre que nous-mêmes. Nous avons été arrachés à la vie et à l'action, coupés de l'humanité et de la patrie, privés de nos amis, de nos proches et de nos camarades. Non seulement les gens, mais aussi la nature, les couleurs, les sons... tout s'était évanoui. Tout cela a été remplacé par une crypte ténébreuse avec une succession de cellules mystérieusement cloisonnées dans lesquelles languissaient des reclus invisibles, un silence angoissant et une atmosphère de violence, de folie et de mort¹.

¹ Citation des mémoires de Véra Figner (1852-1942), militante russe emprisonnée pendant vingt ans à la forteresse de Chlisselbourg après l'assassinat du tsar Alexandre II. Sans référence dans le texte original. (Note des traducteurs).

Dramatis personæ

LE CONSPIROLOGUE. – Il y a là une erreur. Les *dramatis personæ* s'appellent ainsi parce qu'elles font un « drame », c'est-à-dire une action. Dans notre monde, l'action en tant que telle est impossible. Qu'est-ce que l'action ? L'action est une influence transformatrice sur le monde. Mais notre monde, le monde des morts, est un monde de stagnation éternelle, un monde où tout a toujours été comme ça l'est maintenant. Les nouveaux habitants ne naissent pas, les anciens ne meurent pas. Le temps n'existe pas dans notre monde, ce qui veut dire que nous ne retenons pas le passé, que chaque fait du quotidien nous semble unique et nouveau, que nous n'apprenons rien par nous-mêmes. Le temps n'existe pas dans notre monde, ce qui veut dire que nous n'avons pas d'avenir. Un éternel néant étalé comme de la gelée, voilà qui nous sommes, voilà nos villes. À nos plafonds sont suspendues des amanites et de la mousse humide recouvre nos murs.

Notre monde se compose de trois sphères :

1. La sphère lumineuse sous nos pieds
2. La sphère nébuleuse entre la sphère lumineuse et la sphère terrestre
3. La sphère terrestre au-dessus de nos têtes

Nous évoluons toujours dans la lumière nébuleuse et, en levant les yeux, nous voyons la terre noire et humide où brille le mycélium, grouillent les vers et percent les racines.

Chacun d'entre nous est figé dans l'un de ces processus :

1. L'autodigestion.
2. La rigidité cadavérique ou *Rigor mortis*.
3. La putréfaction.
4. Le gonflement.
5. L'assèchement.
6. Le dépouillement.
7. La déshumanisation.

Nous marchons posément, en répandant des lambeaux de chair, en crachant des dents et des langues, en mâchant nos joues jusqu'aux trous. Nous ne mangeons pas, nous ne respirons pas, nous ne dansons pas, nous n'aimons pas – à quoi bon ?

LE CONSPIROLOGUE. – Allons, il est l'heure de terminer l'incipit. Je vais devenir un personnage sans me rappeler que j'étais le narrateur. Il y a pourtant là aussi une erreur. Les personn(ag)es sont capables de bouger, de se développer, d'évoluer ou de dégrader. Aucun de ceux dont vous allez entendre l'histoire ne dispose de ces qualités. Homéostasie de l'entropie. Aucun, en vérité, je vous le dis, aucun.

Un jour, j'eus une vision. Une prophétie ?

Hm. Allez savoir ce que c'était. Mais dedans, il y avait une personne ! C'est son récit que vous feriez mieux d'écouter, en fait, ne faites pas la moue, ne vous chagrinez pas.

La vision que le conpirologue avait eu, ou la prophétie, ou allez savoir ce que c'était.

Il s'appelait Dahās. Dahās Sdhirt. Il était déshumanisé, des os blancs perçaient au niveau des hanches, ses globes oculaires étaient déjà tombés et, à la place du nez, il avait un trou béant.

Tout comme nous, il ne connaissait que la douleur, la souffrance et la mort.

Puis, un jour, il disparut. Et j'eus la vision qu'il sortait en-dehors de notre monde, qu'il avait du blanc et du bleu au-dessus de sa tête, de l'herbe sous ses pieds, et que tout était vert, doux, tendre et bourdonnant autour de lui, que la nature respirait et riait.

Sur le chemin, il vit des gens qui travaillaient dans les champs, vigoureux, musclés et robustes : les uns faisaient les foins, les autres ramassaient les gerbes.

Il leur demanda : « Où trouvez-vous la force de travailler aussi durement ? »

Les gens lui répondirent : « Nous sommes en bonne santé, nous sommes pleins de force. »

C'est ainsi que Dahās Sdhirt apprit qu'existent la santé, la force et l'énergie.

Dahās Sdhirt poursuivit son chemin et vit des amoureux s'embrasser à l'ombre des arbres, les cils battants et les yeux plissés dans un sourire.

Il leur demanda : « Comment faites-vous pour n'avoir aucune trace de malheur sur vos visages ? »

Les amoureux lui répondirent : « Nous jouissons maintenant, nous sommes bien, de volupté nous sommes comblés. »

C'est ainsi que Dahās Sdhirt apprit qu'existent la volupté, la jouissance et l'amour.

Dahās Sdhirt alla plus loin et vit un miroir, et il se vit dans le miroir : les os recouverts de chair, de muscles et de peau, le sang coulant dans son corps, les oreilles rougies, le nez en place, les yeux virés au vert, les cheveux sur sa tête, les bras forts, le corps ferme.

Et Dahās Sdhirt se demanda : Qu'est-ce qui m'a rendu ma chair ?

Et Dahās Sdhirt se répondit : Le souffle de vie.

C'est ainsi que Dahās Sdhirt apprit qu'existe la vie. Il inspira aussi profondément que possible et se sourit à lui-même.

Il ne revint jamais dans nos contrées.

LE CONSPIROLOGUE. – On ne me croit pas quand je le raconte. Je le raconte tous les jours quand même, puisque personne ne se rappelle de la veille. Il y a une fofolle ici, je me frappe le front sur le sol du temple tous les jours à côté d'elle. Elle s'est mise à caresser son ventre ces derniers temps, et je l'ai filée jusqu'à chez elle et, là, la voilà qui est allongée dans son lit, la robe soulevée, et qui se caresse le ventre, un ventre qui est rond et juteux, comme s'il n'y avait pas un mort dedans, mais vous-savez-quoi... Vous ne savez pas ? Non ?

LA FILLE. – Le fœtus dans mon corps bat.

LA MÈRE. – Une cigale a dû s'installer dans son petit cœur...

LA FILLE. – Aucun insecte ne m'habite, je suis vide...

LA MÈRE. – Une cigale a dû s'installer dans son petit cœur, a enfanté des larves...

LA FILLE. – Aucun insecte ne m'habite, je suis vide, les asticots ne pullulent pas dans mon foie...

LA MÈRE. – Une cigale a dû s'installer dans son petit cœur, a enfanté des larves, et celles-ci ont creusé des galeries pour aspirer tous les sucs du cadavre...

LA FILLE. – Aucun insecte ne m'habite, je suis vide, les asticots ne pullulent pas dans mon foie, les taons ne se posent pas sur mes globes oculaires ...

LA MÈRE. – Une cigale a dû s'installer dans son petit cœur, a enfanté des larves, et celles-ci ont creusé des galeries pour aspirer tous les sucs du cadavre, le cœur est maintenant aussi sec que des feuilles d'automne, Amen...

LA FILLE. – Aucun insecte ne m'habite, je suis vide, les asticots ne pullulent pas dans mon foie, les taons ne se posent pas sur mes globes oculaires, les abeilles ne font pas de ruche dans mes poumons...

LA MÈRE. – Une cigale a dû s'installer dans son petit cœur, a enfanté des larves, et celles-ci ont creusé des galeries pour aspirer tous les sucs du cadavre, le cœur est maintenant aussi sec que des feuilles d'automne, Amen, et la cigale, regardant ses bébés bien nourris...

LA FILLE. – Aucun insecte ne m'habite, je suis vide, les asticots ne pullulent pas dans mon foie, les taons ne se posent pas sur mes globes oculaires, les abeilles ne font pas de ruche dans mes poumons, l'araignée ne tisse pas de fils d'argent dans ma gorge...

LA MÈRE. – Et la cigale, regardant ses bébés bien nourris, s'est mise à battre joyeusement du pied, et tu l'as entendu, Amen, et tu as pris ce battement pour le battement d'un fœtus...

LA FILLE. – Non. C'est le fœtus dans mon corps qui bat. C'est elle qui fait battre son cœur dans mon sein.

LA MÈRE. – Elle ? Est-ce une fille ?

LA FILLE. – C'est une fille.

LA MÈRE. – C'est la fille. Et toi, tu es la mère.

LA MÈRE. – Et moi, je suis la mère.

LA MÈRE. – C'est impossible qu'il y ait de la vie en toi. As-tu fait quelque chose de vivant ?

LA MÈRE. – Je ne suis pas capable de vie, tout comme toi.

LA MÈRE. – Peut-être que tu dansais, peut-être que ta main, sans faire exprès, est devenue plus fluide et qu'une pulsation a traversé ton corps ?

LA MÈRE. – Non, mes mouvements sont raides, tout comme les tiens.

LA MÈRE. – Peut-être que tu as mangé quelque chose ? Il y a parfois du fretin, des œufs dans notre purin de pétrole, peut-être as-tu avalé quelque chose sans faire exprès, en nageant...

LA MÈRE *coupe la parole à la Mère* – Non, je ne suis pas une baigneuse, et toi non plus.

LA MÈRE. – Dis-moi, est-ce que tu t'acharnes à te frapper le front sur le sol du temple quand tu chantes à tes propres funérailles ?

LA MÈRE. – Je chante à mes funérailles tous les jours, tout comme toi, je me frappe le front sur le sol de pierre jonché de gravats, tous les jours, tout comme toi, et tu peux voir les empreintes des pierres sur mon visage.

LA MÈRE. – Je les vois.

LA MÈRE. – Il n'y a pas de raison, le fœtus dans mon corps bat.

LA MÈRE. – On ne connaît pas les raisons, mais je suis sûre que c'est temporaire, rien dans notre monde ne peut retenir la vie pendant longtemps. Cela s'arrêtera bientôt.

La Mère s'allonge sur le lit, sa robe remontée jusqu'à la poitrine, elle caresse son ventre, elle sent sa chaleur, elle sent le toc-toc rythmé, elle fredonne.

LA MÈRE. – Notre monde est cloisonné dans un vide d'araignée, par des fils gris. Par la pénombre, le soleil nous rafraîchit : il préserve nos corps gris de la dissolution, du pourrissement, de la corruption, de l'écoulement des larmes, des battements de cœur, des saignements. En automne noir

nous vivons, en novembre éternel nous vivons. La terre larmoie d'une neige fondue geignant sous les pieds. Nos nuages pleuvent de sang et neigent de cendres.

Nos jardins sont des mornes brouillards les pères, nos eaux sont des calmes averses les mères. Les arbres nous copient, en courbures tordues leurs branches se sont engourdies, à l'instar de nos membres, les oiseaux nous copient, ils chantent leur silence pendant des heures, les poissons nous copient, ils se jettent à terre et arrêtent de respirer. Et nous, nous imitons les bêtes : de lambeaux notre peau est affublée, à l'instar de leur pelage.

Il y a les êtres humains, et il y a les êtres non-humains. Nous sommes les non-humains.

Il y a être, et il y a ne pas être. Nous sommes le n'être.

La Mère se fige, elle passe sa main plus haut, sur sa poitrine, la serre farouchement, déchire sa robe de ses longs ongles, puis continue ses mouvements de lacération, le sang ne coule pas, mais il y a du pus jaune.

LA MÈRE. – Mes mamelons sont crevassés et du pus s'en écoule, je ne t'en nourrirai donc pas.

Mes mains sont froides, si je te câline, tes poumons vont s'enflammer, je ne te câlinerai donc jamais.

Mes lèvres sont gonflées par les boutons de fièvre, si je t'embrasse tu mourras.

Je ne te toucherai jamais, tu seras seule, tu riras et tu pleureras, tu riras et tu pleureras seule, je regarderai mais je ne verrai pas.

Je ne te mordrai jamais, va te faire mal toi-même, te mordre toi-même, cracher le morceau de toi-même, te ronger, puis t'étouffer, puis vomir...

Je ne te donnerai jamais d'amour, je l'enterrerai avec moi, il se décomposera en moi, il se décomposera jusqu'à la douleur, mais je me retiendrai, je ne te donnerai ni un sourire ni un encouragement, je détournerai le regard et je serrerai mes lèvres, je les serrerai fort. La mâchoire crispée. Le menton levé.

Et puis, tout à coup, je me mettrai à jacasser :

Va-t'en, va-t'en, attends, attends, tends, tends, tends

Laisse, laisse, laisse, aisse, aisse, s, s, s, s

Passer, passez, assez, c'est, c'est, é, é, é, é, é

Et à la dérobée je te regarderai, dans mon amour je me baignerai toute seule, et mon amour est en toi, mais tu ne sauras pas le voir, je le